

—Les hommes la plupart que l'avarice trompe  
S'en vont, sur tous les tons, prônant à son de trompe  
Qu'en fait de biens jamais on ne dit : c'est assez ;  
Que l'honneur se grandit des trésors entassés.  
Que faire ? Un mal qui plaît n'est-il pas sans remède !  
Pourquoi m'évertuer à leur venir en aide ?  
Ils me font souvenir de cet Athénien  
Riche autant qu'il était avare de son bien.  
Le peuple, disait-il, qui veut me faire honte,  
Me siffle, mais il est, certes, loin de son compte.  
Je m'applaudis chez moi, lorsque le joli son  
De mon argent succède au sifflet polisson.  
L'eau fuit devant Tantale avide de la boire.  
Pourquoi rire ? c'est là simplement votre histoire,  
Moins le nom. Vous dormez et pour vos membres las  
Vos sacs bourrés d'écus forment un matelas.  
Vous n'osez y toucher comme à des choses saintes,  
Ou vous les contemplez comme des toiles peintes.  
Dites, pourquoi l'argent, de quel usage enfin ?  
Achetez-en du pain, des légumes, du vin,  
Ces douceurs qu'on ne peut ôter à la nature  
Qu'elle ne fasse entendre un trop juste murmure.  
Quoi ! veiller toht tremblant, redouter jour et nuit  
Et le larron qui pille et le feu qui détruit,  
Et l'esclave qui vole et décampe, est-ce vivre ?  
Ah ! de l'amour de l'or que le ciel me délivre,  
Puisqu'il peut contre moi se changer en bourreau.  
—Mais si l'infirmité vous met sur le carreau,  
Vous avez près de vous un ami dont le zèle  
Vous prodigue les soins d'un dévouement fidèle ;  
Il vous prépare un bain, vous donne un excitant,  
Appelle un médecin qui vous ressuscitant  
D'une famille en pleurs calmera les alarmes.  
—Ah ! quelle illusion ! pouvez-vous croire aux larmes  
D'une épouse ou d'un fils ? pouvez-vous même aussi  
Penser que de vos jours on ait quelque souci ?  
Filles, garçons, voisins, parenté même entière  
Vous verraient sans grand deuil aller au cimetière.  
C'est justice, après tout, que ce monde vous rend,  
Vous chez qui la fortune est mise au premier rang.  
Eh quoi ! lier les cœurs sans délier la bourse !  
Vous dresseriez plutôt un âne pour la course.  
Cessez donc d'amasser, et puisque par vos soins  
La pauvreté s'enfuit, que vous la craignez moins,  
Que la prospérité sourit à vos affaires,  
Donnez-vous donc enfin les aises nécessaires.